

**PAGES**

**MANQUANTES**

## LES CHANSONS

# POPULAIRES ET HISTORIQUES

DU

CANADA



## I

Nos chansons populaires jouissent d'une réputation très-étendue. Plus d'un voyageur français a bien daigné leur consacrer quelques pages flatteuses, et ce que les Anglais connaissent le mieux de nous et de nos mœurs, c'est d'abord..... notre voiture d'hiver (notre *cariole*) et nos petits chevaux canadiens, dont les colliers robustes et les harnais argentés sont ornés de bruyantes clochettes; puis, cette chasse à l'ours et à l'orignal, dont ces milords ont pris les avant-goûts dans quelques pages de leurs romanciers, et dont ils croient ingénument pouvoir savourer les fortes émotions aux portes mêmes de nos villes et de nos églises; enfin, ce sont nos chansons canadiennes, *Canadian Boat Songs*, comme ils les appellent.

Un de leurs bons poètes, Thomas Moore, n'a pas craint de s'exercer dans ce genre difficile, et a écrit une chanson de rameurs, fort jolie à la vérité, mais

néanmoins trop européenne pour qu'elle puisse acquérir le droit de cité parmi nos chants populaires.

Cette chanson a pour refrain :

Row, men, row, &c.

Elle a été traduite par deux de nos littérateurs canadiens, M. le juge Mondelet, de Trois-Rivières, et M. Réal Angers, de Québec. Par une bizarrerie singulière, ce dernier n'a fait entrer dans les dix-huit vers de sa traduction que des rimes masculines, défaut grave suivant les règles de l'art ; ce qui n'empêche pas pourtant la traduction d'avoir son mérite :

La cloche tinte au vieux clocher,  
Et l'aviron suit la voix du nocher,  
Sur le rivage il se fait tard.  
Ramez, nageurs, car l'onde fuit,  
Le rapide est proche et le jour finit.

Pourquoi donner la voile au vent ?  
Pas un zéphir ne ride le courant ;  
Quand du Nord les vents souffleront,  
Vous dormirez sur l'aviron.  
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,  
Le rapide est proche et le jour finit.

Fier Ottawa, les feux du soir  
Nous guideront sur ton mirage noir.  
Patronne de ces verts îlots,  
Sainte Anne, aide-nous sur les flots.  
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit,  
Le rapide est proche et le jour finit.

Je n'ai nullement l'intention (Dieu m'en garde !) d'entamer une discussion oiseuse sur les mérites relatifs des divers genres de musique qui se partagent les

goûts du monde des *dilettanti*. Oh non ! Euterpe n'eut jamais pour moi que des rebuffades, et je ne veux pas aller chevaucher témérairement, et sans guide, sur le domaine sacré de la plus agréable des Muses. Mais, enfin, ne peut-il m'être permis (plusieurs, probablement, partageront mon opinion), ne peut-il m'être permis de regretter le triste abandon dans lequel un certain monde semble reléguer, depuis quelques temps, ces bonnes et franches chansons d'autrefois, qui faisaient les délices de nos pères, ces bons vieux couplets, assaisonnés d'un sel tout gaulois, et dont les joyeux refrains suffisaient pour déridier les fronts même les plus soucieux ?

C'était à tour de rôle alors, et tout le monde chantait, naturellement et sans apprêts. Jamais il ne venait à l'esprit de personne de refuser l'invitation, en donnant pour excuse un rhume plus ou moins authentique ou l'oubli de son cahier : le fait est qu'on ne connaissait guère plus l'un que l'autre. Aussi, à cette époque connaissait-on à merveille, surtout dans nos campagnes, l'art si difficile de s'amuser : par exemple, dans ces noces fabuleuses, qui duraient une huitaine et plus, et auxquelles étaient invités tous les parents des deux *futurs* jusqu'à la troisième génération,—ce qui portait le nombre des convives à une centaine ordinairement, quelquefois même bien au-delà.

Comme on chantait alors !

Il ne fallait pas moins qu'une demi-douzaine de chansons d'abord pour ouvrir le repas et aiguïser l'ap-

pétit des convives : cinq ou six n'étaient pas de trop pour stimuler leur zèle et soutenir leur ardeur. Et le dessert !... Le dessert, c'était une de ces bonnes et franches rondes d'autrefois, dont le chorus aurait fait pâlir les éclats de rire inextinguibles des dieux olympiens. Combien de grands pères n'ai-je pas vus se rajeunir de cinquante ans au souvenir seul de ces festins pantagruéliques.

Nous avons tout perdu, tout, jusqu'à ce gros rire,  
Gonflé de gaîté franche et de bonne satire,  
Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux,  
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux.

Et aujourd'hui ?.....

Aujourd'hui, hélas ! on ne chante guère ; on *boxe* le piano. C'est à faire regretter, vraiment, la paille d'avoine du doux Virgile, *gracili modulatus avenâ* !

Aujourd'hui le dessert, c'est le disgracieux *plum-pudding*. Un festin, une noce, c'est une tâche, une corvée, une farce qui ferait hausser de pitié les épaules de nos ancêtres, et nous attirerait de leur part un bon couplet satirique sous forme de leçon. On se prépare huit jours d'avance à un dîner, à un bal et on s'y rend en habit habillé, col montant, cravate blanche, avec l'air endimanché d'un puritain, et on s'y promet beaucoup de plaisir. Mais le plaisir fuit la contrainte et les entraves : le plaisir ne se prend pas de force. Il faut qu'il vienne de lui-même, et qu'on le reçoive à cœur ouvert, mais sans trop de préparatifs. Dès lors qu'un homme a dit : " Je veux m'amuser," cet homme ne s'amuse pas.

Aussi, peut-on constater tous les jours, l'effet soporifique de nos fêtes à la mode, fêtes couronnées par des chants énervés, langoureux, dont on ne saisit les mots qu'avec mille difficultés.

D'abord, c'est le *Rêve d'Amour*, et puis le *Mystère d'Amour*, et puis l'*Elixir d'Amour*. Et il faut voir quel élixir, quel rêve et quel mystère ! Bienheureux encore, si pour vous donner la mesure de son goût recherché et de ses penchants aristocratiques, quelque bouche mignonne, peu faite pour de semblables contorsions, ne vous écorche les oreilles avec un *Elixir of Love* ou un *Dream of Love* !

Il ne faut pas croire, pourtant, que, posant en maëstro, je veuille rompre en visière aux grands maîtres de l'art divin moderne. Je sens que j'aurais bien mauvaise grâce à le faire. Mais, d'un autre côté, n'est-il pas vrai que cette musique à la mode exige infiniment d'étude et une aptitude plus qu'ordinaire, pour être chantée d'une manière agréable. N'est-il pas vrai encore que parmi le grand nombre de ceux, qui, dans nos salons, portent leurs visées jusque là, on n'en rencontre que bien peu qui, dans leurs efforts désespérés, lui rendent pleine justice.

La simple chanson, elle, n'exige pas tant de frais : une voix, même ordinaire, l'intelligence parfaite de l'esprit des couplets, beaucoup de laisser-aller, et la partie est gagnée. Et pourtant, hasardez-vous de demander à un amateur une de nos chansons historiques un peu anciennes ; allez, si vous l'osez, prier une jeune fille de jouer sur son piano un air un peu an-

tique, et qui vous plaît par son antiquité même : je me trompe fort si l'on ne vous répond sur le champ, et avec un air de suprême dédain : " Ah ! mon Dieu ! c'est si vieux !" — Quoi ! c'est déjà vieux, et c'était jeune il n'y a pas cinquante ans ! Nous aurons bien peu le droit de nous plaindre si nos neveux nous rendent la pareille dans cinquante ans d'ici.

Je n'ai aucune grâce à demander pour nos chansons historiques. Fier de ses deux siècles d'existence, notre peuple parle déjà de son *histoire ancienne*, et il a raison. Aussi, les souvenirs antiques que ces chansons réveillent, les événements glorieux qu'elles retracent leur serviront de passeport.

On ne rencontrera guère, dans ces chants, de vers peignés et fardés. On n'y verra pas figurer de flots bleus ou verts, encore moins de lune argentée. Les zéphyr, les pâles rayons de l'aurore n'y sont pas même acte de présence : la mode n'en était pas encore venue. Jamais, surtout, Dieu merci ! le poète n'invoque les

" Transports de son délire,"

pour les faire rimer avec

" Les accords de sa lyre."

Quant à nos chansons populaires, pour les rendre acceptables, il m'a semblé qu'il ne serait peut-être pas hors de propos d'appeler à leur aide le secours aussi puissant que facile de quelques citations.

Voici donc ce que disait Montaigne :

" La poésie populèrè et purement naturelle a des

naïfvez et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art."

Un écrivain espagnol a dit : " Sache que pour bien jouir de cette simple poésie il faut que tu redeviennes petit, que tu mettes de côté les réminiscences savantes et laisses aller ton cœur aux impressions naturelles, sans chercher à les analyser."

" Les chansons du peuple," a dit un autre écrivain, " c'est la moelle de ses os, le pouls qui marque les battements de son cœur."

" Chants populaires," s'écrie le poète Mickiewitz, " arche d'alliance entre les temps anciens et les temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros !... Si les âmes avilies ne la savent pas nourrir de regrets et d'espérances, elle fuit dans les montagnes, s'attache aux ruines, et de là redit les temps anciens."

Enfin, un proverbe allemand dit : " Les méchants n'ont pas de chansons !"

## II

Quelle est l'origine de nos chansons populaires ? La plupart nous viennent de la France évidemment. Il en est un certain nombre aussi que la muse de nos bardes canadiens a fait éclore, et qui, ajoutées aux premières, n'ont pas peu contribué à enrichir notre trésor national.



Il serait bien difficile aujourd'hui de remonter à la source réelle de ces chansons ; il ne serait guère possible d'établir d'une manière positive en quelle partie de la France, en quelle province, en quel village elles ont d'abord reçu le jour. Aussi, n'a-t-on là-dessus que des indications incertaines.

Comme le fait si bien remarquer M. Champfleury,\* quelques-uns de ces poètes populaires, imitant en cela les exemples partis de haut lieu, ont bien voulu se passer la gloriole de consacrer au moins un couplet de leurs chansons, ordinairement le dernier, à l'énumération de leurs noms, titres et qualités : ils ont même fait connaître le nom du *pays* † qui les a vus naître : et c'est ainsi que le dernier couplet commence souvent par ces mots :

Qui a fait cette chanson ?

ou

Qui a fait cette jolie chanson ?

Mais tous n'ont pas porté aussi loin le souci de la paternité ; et l'on comprend aisément que transportés d'une province à une autre province, d'un village à un autre village, par les voyageurs, par les soldats, par les matelots, ces chants sont parvenus à se populariser dans plusieurs départements, dans plusieurs villages étrangers, et ont fini par s'y nationaliser, pour ainsi dire.

Quoiqu'il en soit, on ne saurait, sans un intérêt

---

\* Auteur des "Chansons populaires des Provinces de France."

† En France, de même qu'en Belgique, les paysans donnent le nom de *pays* au département, et même au village où ils sont nés : de même qu'ils appellent mon *pays*, ma *paysie* celui, celle qui est né au même village.

bien vif, faire un examen comparatif de ces chansons populaires telles que nous les connaissons en Canada, avec ces mêmes chansons telles qu'elles nous sont transmises par les écrivains français du jour. Il reste évident, après un tel examen, que presque toujours, l'avantage reste tout entier à nos chansons canadiennes.

Prenons, pour premier exemple, notre chanson nationale : "A la Claire Fontaine."

D'après M. Champfleury, cette chanson a une origine normande ; suivant M. Marmier, elle nous vient de son pays, la Franche-Comté. M. Rathery, au contraire, pense qu'elle fut transportée au Canada, par une famille d'émigrés français "probablement de Bretagne," sous le règne de Louis XIV.

En voyant une telle divergence d'opinions, on ne peut s'empêcher de conclure que l'origine de cette première de toutes nos chansons est complètement perdue. Pour s'en consoler, on ne saurait mieux faire que de répéter les mots qu'adressait jadis un courtisan à un illustre dauphin. Ce dernier s'inquiétait fort de certains couplets mal intentionnés qu'on avait composés sur son compte, et cherchait en vain le nom de l'auteur : "Ma foi, Monseigneur, lui dit le courtisan, si vous voulez que je vous parle franchement, je crois qu'ils se sont faits tout seuls."

Je ne retrouve pas moins de cinq variantes de "La Claire Fontaine" en y comprenant la nôtre, et cette chanson a pour nous beaucoup trop d'intérêt

pour que je ne les mette pas toutes sous les yeux du lecteur.

CHANSON FRANC-COMTOISE. (M. Marmier.)

Au bord de la fontaine,  
La belle ma dondaine,  
Au joli mois de mai,  
La belle ma la la,  
Au joli mois de mai,  
La belle ma dondê.

Sur la branche du chêne,  
La belle ma dondaine,  
Beau rossignol chantait, etc.

Chante, rossignol, chante,  
Si tu as le cœur gai,  
La belle, etc.

Le mien n'est pas de même,  
Il est très-affligé,  
La belle, etc.

Pierre, mon ami Pierre,  
En guerr' s'en est allé,  
La belle, etc.

Pour un bouquet de rose,  
Que je lui ai refusé,  
La belle, etc.

Je voudrais que la rose  
Fût encore au rosier,  
La belle, etc.

Et que mon ami Pierre  
Fût encore à m'aimer,  
La belle, etc.

## VARIANTE DE M. AMPÈRE :

En revenant des noces, dondaine,  
Bien las, bien fatigué, dondé,  
Bien las, bien fatigué. (bis.)

Près la claire fontaine, dondaine,  
Je me suis repose, dondé,  
Je me suis reposé. (bis.)

A la claire fontaine, dondaine,  
Les mains me suis lavé, dondé.

A la feuille d'un chêne, dondaine,  
Me les suis essuyé, dondé.

A la plus haute branche, dondaine,  
Le rossignol chantait, dondé.

Chante, rossignol, chante, dondaine,  
Puisqu'tu as le cœur gai, dondé.

Le mien n'est pas de même, dondaine,  
Car il est affligé, dondé.

C'est mon ami Pierre, dondaine,  
Qu'avec moi s'est brouillé, donde.

C'était pour une rose, dondaine,  
Que je lui refusai, dondé.

Je voudrais que la rose, dondaine,  
Fût encore au rosier, dondé.

Et que mon ami Pierre, dondaine,  
Fût encore à m'aimer, dondé.

Comme on le voit, la chanson de M. Ampère ne diffère guère de celle de M. Marmier, et ces deux dernières, à leur tour, présentent la plus grande ressemblance avec celle de M. Champfleury. Nous allons donc comparer cette dernière, qui est intitulée : “ En revenant des Noces ” avec la nôtre.

En revenant des noces,  
J'étais bien fatigué,  
Au bord d'une fontaine,  
Je m'y suis reposé.  
Tra la la, tra la la, déri, tra la la la.

Au bord d'une fontaine, — Je m'y suis reposé, — Et  
l'eau était si claire — Que je m'y suis baigné.

CHANSON CANADIENNE :

A la claire fontaine,  
M'en allant promener,  
J'ai trouvé l'eau si belle,  
Que je m'y suis baigné.  
Il y a longtemps que je t'aime,                    } Bis.  
Jamais je ne t'oublierai.

Le refrain, “ Il y a longtemps que je t'aime, etc.,” a bien son mérite, à mon avis, bien qu'on ne le retrouve dans aucune des variantes françaises.

CHANSON NORMANDE :

Et l'eau était si claire — Que je m'y suis baigné,  
A la feuille du chêne — Je me suis t'essuyé — La la la, etc.  
A la feuille du chêne — Je me suis t'essuyé,  
Caché dans le feuillage — Un rossignol chantait.

CHANSON CANADIENNE :

Sous les feuilles d'un chêne — Je me suis fait sécher,  
Sur la plus haute branche — Le rossignol chantait.

## CHANSON NORMANDE :

Chante beau rossignol — Toi qui as l'cœur tant gai,  
Je ne suis pas de même — Je suis bien affligé.

## CHANSON CANADIENNE :

Chante, rossignol, chante — Toi qui as le cœur gai,  
Tu as le cœur à rire — Moi le l'ai t'à pleurer.

Voilà certes, une belle opposition dans les pensées ;  
et comme ces deux derniers vers font pâlir les deux  
vers correspondants de la chanson normande !

## CHANSON NORMANDE :

Pour un bouton de rose — Que trop tôt j'ai donné,  
Je voudrais que la rose — Fût encore au rosier.

## CHANSON CANADIENNE :

J'ai perdu ma maîtresse — Sans l'avoir mérité,  
Pour un bouquet de rose — Que je lui refusai.

## CHANSON NORMANDE :

Et que mon ami Pierre — Fût encore à m'aimer,  
Que le roi qui l'appelle — Fût mort et enterré.

## CHANSON CANADIENNE :

Je voudrais que la rose — Fût encore au rosier,  
Et que le rosier même — Fût à la mer jeté.

Ici finit la Claire Fontaine ; la chanson normande  
contient encore quatre couplets qui ne se trouvent  
dans aucune autre variante.

Il est à remarquer que les trois chansons françaises  
expriment les regrets d'une jeune fille pour la perte de  
son ami Pierre, tandis que dans notre chanson cana-  
dienne, c'est un amant qui regrette le bouquet de

rose refusé à sa maîtresse, dans un moment de mauvaise humeur sans doute.

Il y a quelques années, notre Claire Fontaine, avec son air canadien, a été transportée sur un des principaux théâtres de Paris, et a obtenu les honneurs d'un immense succès.

Enfin, la dernière variante, donnée par M. Rathery, est extraite d'un recueil de *Rondes et branles* à danser du 17<sup>e</sup> siècle.

Sur le bord de la Seine  
 Me suis lavé les pieds,  
 D'une feuille de chêne  
 Me les suis essuyés.  
 Que ne m'a-t-on donné  
 Celui que j'ai tant aimé.

D'une feuille, etc.,  
 J'ai entendu la voix  
 Du rossignol chanter.  
 Que ne, etc.

Chante, rossignol, chante, — Tu as le cœur tant gai—  
 Et moi je l'ai navré, — C'est de mon ami Pierre — Qui  
 s'en est en allé, — Je ne lui ait fait chose — Qui ait pu  
 le fâcher, — Hors mon bouquet de rose — Que je lui  
 refusai, — Au milieu de la rose — Mon cœur est en-  
 chaîné, — N'y a serrurier en France — Qui puisse le  
 déchaîner, — Sinon mon ami Pierre — Qui en a pris  
 la clef.

Depuis quelques années, on a importé en Canada une nouvelle variante de cette chanson, affublée d'un air et d'un refrain nouveaux. Le refrain est :

Ah ! je l'attends, je l'attends.

Cette chanson a été imprimée avec le titre suivant :  
 “ La Claire Fontaine, telle qu'on la chante à Paris ! ”

De grâce, qui a pu s'imaginer d'aller chercher à Paris le type de nos chants populaires ? Cet air et ce refrain sont déjà assez répandus ; et à ceux qui se sont donné la peine d'apprendre l'un et l'autre, on ne saurait mieux faire, me semble-t-il, que de leur conseiller de les désapprendre au plus vite. Il est évident que nous n'avons rien à gagner à ces innovations.

PAR DERRIÈR' CHEZ MON PÈRE.

C'est bien là assurément une de nos chansons canadiennes les plus en renommée. Dans le recueil de M. Champfleury, elle est intitulée les "Trois Princesses," et les deux variantes offrent des différences assez notables.

CHANSON FRANÇAISE :

Derrière' chez mon père, — Vole, vole, mon cœur,  
vole, — Y a un pommier doux — Tout doux et iou ! —  
Y a un pommier doux.

CHANSON CANADIENNE :

Par derrière' chez mon père, — Vole, mon cœur,  
vole, — Par derrière' chez mon père — Lui y a t'un pom-  
mier doux.

La strophe suivante, qui a bien sa valeur, manque dans la chanson française.

Les feuil's en sont vertes, — Vole, etc., — Et le  
fruit en est doux.



## CHANSON FRANÇAISE :

Trois belles Princesses, — Vole, etc., — Sont couchées  
 dessous. — Ça dit la première, — Je crois qu'il fait jour. —  
 Ça dit la seconde, — J'entends le tambour. — Ça dit la  
 troisième, — C'est mon ami doux.

## CHANSON CANADIENNE :

Trois filles d'un Prince, — Vole, etc., — S' sont endormies  
 dessous. — La plus jeun' se réveille, — Ma sœur voilà le  
 jour. — Ce n'était qu'une étoile, — Qu'éclaire nos amours.  
 — Nos amants sont en guerre, — Vole, etc., — Ils combattent  
 pour nous.

Il n'y a pas de différences bien marquées entre les  
 deux derniers couplets.

Remarquons d'abord que le nombre de syllabes  
 n'est pas le même dans les deux chansons : elles ne  
 peuvent donc se chanter sur le même air. Et puis,  
 quelle différence entre le naturel et la poésie de ces  
 mots :

“ La plus jeun' se réveille, — Ma sœur, voilà le  
 jour, — Ce n'était qu'une étoile, — Qu'éclaire nos  
 amours. — Nos amants sont en guerre, — Ils combattent  
 pour nous.”

et puis

Çà, dit la première, — Je crois qu'il fait jour.  
 Çà, dit la seconde, — J'entends le tambour.  
 Çà, dit la troisième, — C'est mon ami doux.

On trouve dans la “ Bohème Galante ” de Gérard  
 de Nerval, les deux premiers couplets de cette même  
 chanson :

Au jardin de mon père, — Vole, mon cœur vole,  
 Il y a z'un pommier doux — Tout doux.

Trois belles Princesses, — Vole, mon cœur, vole,  
Trois belles Princesses — Sont couchées dessous.

Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, de turluter quelque chansonnette oubliée depuis quelque temps, et dont le souvenir vous revient tout-à-coup à l'esprit, vous ne savez trop pourquoi ni comment ? Quelles difficultés n'éprouve-t-on pas ? On a, comme on dit, les mots sur le bout de la langue, et cependant on ne peut les saisir. Alors, en dépit de cause, que fait-on ordinairement ? On supplée aux lacunes de sa mémoire par des mots de sa façon, et on continue à turluter quand même. Voilà, me semble-t-il, une réflexion que ne manquera pas de faire quiconque voudra bien comparer nos chansons populaires canadiennes avec les chansons françaises correspondantes.

On le sait, bien des changements se sont opérés en France, dans le langage, dans les mœurs, dans les habitudes, depuis le jour où les premiers colons normands et bretons vinrent planter leurs tentes sur le sol de la Nouvelle-France. Et puis, pourquoi la révolution, qui a tout balayé devant elle, aurait-elle respecté les chants populaires ? — Au reste, la France est un peu oublieuse de sa nature. . . . Nous, Canadiens, qui avons la mémoire un peu plus fidèle, venons à son secours ; tâchons de lui rendre intact le précieux dépôt de ses anciennes chansons, comme nous pourrions, au besoin, lui remettre sous les yeux le tableau de ses mœurs et coutumes d'autrefois. Malgré nos guerres, malgré nos malheurs, et même

malgré notre semblant de révolution, nous n'avons jamais créé de Marseillaise. Les gais refrains de la Claire Fontaine et de Vive la Canadienne ont toujours suffi pour échauffer le courage de nos miliciens de 1690 et de 1760, comme pour ranimer l'ardeur de ceux de 1775 et de 1812. C'est encore avec ces mêmes refrains que nos miliciens de 1863 accompagnent leurs marches pacifiques dans les rues de nos villes.

—

## A SAINT MALO, BEAU PORT DE MER.

MM. Ampère et Champfleury nous donnent chacun une variante de cette chanson.

## VARIANTE DE M. AMPÈRE :

A Nantes, à Nantes sont arrivés,  
Trois beaux bateaux chargés de bleds,  
La tira, lon la lon, la tira, la tira lon lu, lon la tira.

Trois beaux bateaux chargés de bleds,  
Trois dames sont v'nues les visiter,  
La tira, lon, etc.

Marchand, marchand, combien ton bled. — Je l'vends dix-huit francs la pairée. — Ce n'est pas cher si c'est bon bled. — Mesdam's, entrez, vous le verrez. — La plus jeune a le pied léger, — Dedans la barque elle a sauté. — Les mariniers ont dérivé. — A terre, à terre bons mariniers, — Car j'entends ma mèr' m'appeler. — Mes petits enfants vont crier. — Taisez-vous, la belle, vous mentez, etc. etc.

## VARIANTE DE M. CHAMPFLEURY :

A Nant's, à Nant's est arrivé,  
Saute, blonde, et lève le pied,

Trois beaux navir's chargés de bled,  
 Saute, blonde, ma jolie blonde,  
 Saute, blonde, et lève le pied.

Trois dam's s'en vont les marchander, — Beau marinier, combien ton bled. — Je le vends six francs le demay. — Il n'est pas cher, s'il est bon bled. — Entrez, madame, vous le verrez. — Mais quand la dame y fut entrée, — Le marinier pousse à nager, etc.

Il reste huit couplets analogues à ceux de la précédente.

#### CHANSON CANADIENNE :

A Saint-Malo, beau port de mer, (bis)  
 Trois beaux navir's sont arrivés.  
 Nous irons sur l'eau  
 Nous y prom' promener,  
 Nous irons jouer dans l'île.

Chargés d'avoin', chargés de blé, — Trois dam's s'en vont les marchander. — Marchand, marchand, combien ton blé ? — Trois francs l'avoin', six francs le blé. — C'est bien trop cher d'une bonn' moitié. — Montez, mesdam's, vous le verrez. — Marchand, tu n'vendas pas ton blé. — Si j'ne l'vends pas, je le donnerai. — A ce prix on va s'arrauger.

Ou je me trompe fort, ou il y a infiniment plus de sel dans notre *Saint Malo*. Les derniers traits, surtout, sont des exemples frappants de ces colloques que l'on peut entendre encore tous les jours, entre vendeurs et acheteurs, sur les marchés de Québec et de Montréal, comme sur ceux de Dieppe et de Saint-Malo. Au lieu de cela, les derniers couplets des variantes françaises tombent dans le genre plat et grivois.

## EN ROULANT, MA BOULE.

La seule trace que je retrouve de cette chanson, si populaire en Canada, se voit dans les couplets suivants, publiés par M. Ampère. Le style seul indique assez leur ancienneté.

Mon père a fait bâtir château  
Sur l'herbette nouvelle . . . Ah ! je m'en vais  
Sur l'herbette nouvelle.

L'a fait bâtir sur trois carreaux —  
Sur l'herbette nouvelle. — Ah ! je m'en vais, etc.

Les trois carreaux en sont d'argent, — De par dessous  
ruisseau coulant. — Les trois canards s'y vont baignant, —  
Le fils du Roy les va mirant. — Il a tiré sur le devant, —  
De par les yeux sortit le sang, — De par le bec l'or et  
l'argent.

## CHANSON CANADIENNE : .

Derrière chez nous y a-t-un étang,  
En roulant ma boule.  
Trois beaux canards s'en vont baignant,  
Rouli, roulant,  
Ma boule roulant,  
En roulant ma boule roulant.

Trois beaux canards s'en vont baignant,  
En roulant, etc.  
Avec son grand fusil d'argent,  
Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc, — O fils du roi, tu es mé-  
chant. — Tu as tué mon canard blanc, — Par dessous  
l'aile il perd son sang, — Par les yeux lui sort'nt des dia-  
mants, — Et par le bec l'or et l'argent. — Toutes ses plum's  
s'en vont au vent, — Trois dam's s'en vont les ramas-  
sant. — C'est pour en faire un lit de camp, — Pour y  
coucher tous les passants.

## MALBROUK S'EN VA T'EN GUERRÉ.

“ Il n’y a rien de nouveau sous le soleil ” dit le proverbe ; et le proverbe lui-même n’échappe pas à la loi inexorable qu’il exprime. Qui croirait, par exemple, que la chanson de Marlborough remonte aussi loin qu’à l’époque des guerres de religion ? C’est bien le cas pourtant ; et ce n’est ni plus ni moins que dans la *Chanson du Duc de Guise*, que l’auteur de “ *Malbrouk* ” a puisé son inspiration.

## CHANSON DU DUC DE GUISE :

Qui veut ouïr chanson, (bis.)  
C’est du grand duc de Guise,  
Doub, dan, doub, dan, don, don,  
Dou, dou, don.

Qu’est mort et enterré, (bis.)  
Aux quatr’ coins de sa tombe,  
Doub, etc.

Quatr’ gentilshom’ y avait, (bis.)  
Dont l’un portait le casque,  
Doub, etc.  
L’autre les pistolets.

L’autre les pistolets, (bis.)  
Et l’autre son épée,  
Doub, etc.

Qui tant d’huguenots a tués.

Qui tant d’huguenots a tués. (bis.)  
Venait le quatrième,  
Doub, etc.  
C’était le plus dolent.

C’était le plus dolent. (bis.)  
Après venaient les pages,  
Doub, etc.  
Et les valets de pied.

Et les valets de pied, (bis.)  
 Qui portaient de grands crêpes,  
 Doub, etc.  
 Et des souliers cirés.

Et des souliers cirés, (bis.)  
 Et de biaux bas d'estame,  
 Doub, etc.  
 Et des culott's de piau.

Et des culott's de piau, (bis.)  
 Après venait la femme,  
 Doub, etc.  
 Et tous les biaux enfants.

Et tous les biaux enfants, (bis.)  
 La cérémonie faite,  
 Doub, etc.  
 Chacun s'allit coucher.

---

#### CECILIA

Est une de nos plus jolies chansons de marine : elle est reproduite par M. Champfleury. L'air est le même en France qu'ici, ce qui n'est le cas pour aucune autre de celles que nous venons de voir.

---

#### SUR LE PONT D'AVIGNON.

De tous les ponts du monde, il n'en est pas comme le *Pont d'Avignon*.

Le pont *Victoria* de Montréal a bien son mérite. On en a fait la huitième merveille du monde,—ce qui est beaucoup,—il a coûté des millions,—ce qui n'est pas peu. On l'a illustré par des banquets, par des discours, par des articles de gazettes à profusion, et on a vidé, en son honneur, lors de son inauguration,

force bouteilles de vin de Champagne. Mais de tous ces discours pompeux, qui devaient compter au moins quelques chefs-d'œuvre, de tout ce menu recherché, dont la carte a été fidèlement enregistrée dans les journaux du temps, il ne reste plus rien... rien que le pont, qui un jour ou l'autre, finira par s'écrouler probablement.

Quant au pont d'Avignon, il vivra éternellement, parce que son souvenir, immortalisé par une jolie ronde, est confié à la mémoire des enfants. Or, les enfants se souviennent toujours.

“ A défaut d'une notice spéciale, dit M. Champfleury, quelques lignes devraient être réservées au comtat d'Avignon, dont la capitale a été chantée dans presque toute l'Europe. Les archéologues ne sont pas souvent satisfaisants dans leurs théories, et sur leur immense popularité. Comment expliquer pourquoi le pont d'Avignon a servi de motif de chanson à tous les enfants qui sautent : voilà le difficile. Un homme de beaucoup d'esprit et de science m'a pourtant donné la solution du problème qui me tracassait. Le pont d'Avignon fut construit entre le onzième et le douzième siècle, et il émerveilla tellement les esprits, que la chanson s'en répandit dans toute l'Europe.”

M. Champfleury ne donne qu'un seul couplet de cette chanson :

Sur le pont d'Avignon  
Belle rose (bis) a fait Samson.  
Belle, entrez dans la danse,  
Regardez comme l'on danse,



Faites un tour, demi-tour,  
Embrassez tous vos amours.

“ Certainement, ” ajoute M. Champfleury, “ ce texte n’est pas le texte primitif ; mais, content de l’interprétation, je cèderai aux archéologues méridionaux l’honneur de retrouver le premier texte. . . . . ”

Or, il existe en Canada trois variantes de cette chanson, également belles, et dont l’une, surtout la dernière, ne doit pas être éloignée du texte primitif.

Hier, sur le pont d’Avignon  
J’ai ouï chanter la belle,  
    Lon la,  
J’ai ouï chanter la belle.

Elle chantait d’un ton si doux,  
Comme une demoiselle.

Que le fils du Roy l’entendit  
Du logis de son père.

Il appela ses serviteurs,  
Valets et chambrières.

Çà que l’on bride mon cheval  
Et lui mette sa selle.

Monsieur, où voulez-vous aller ?  
Ce n’est qu’une bergère.

Bergère ou non je veux la voir,  
Ou que mon cheval crève.

#### AUTRE.

Sous le pont d’Avignon (bis)  
Une belle s’y baigne,  
    Ma don daine,  
Une belle s’y baigne,  
    Ma dondê.

La belle en s’y baignant  
Laisa tomber son peigne.

Trois Allemands, passant,  
Ont ramassé le peigne.

Allemands, Allemands,  
Ah ! rendez-moi mon peigne.

Ton peigne tu n'auras  
Que t'aies payé mes peines.

Quell' paie demandes-tu ?  
Un baiser de toi, belle.

Prends-en un, prends-en deux,  
Prends-en trois, à ton aise.

Les airs de ces deux chansons sont d'une rare beauté.

Enfin, la dernière est une ronde que tout le monde connaît et qui commence par ces mots :

Sur le pont d'Avignon  
Tout le monde il y passe.  
Les messieurs font comme ci, (*on ôte son chapeau*)  
Les dames font comme çà. (*on fait la révérence*)

Qui ne serait tenté de croire que cette dernière variante n'est pas calquée sur le texte primitif ? “ Tout le monde il y passe ! ” n'est-ce pas là un cri parti du fond du cœur de tout bon avignonnais du onzième siècle ! Si nos voisins de Montréal se mettaient en frais d'illustrer par une chanson leur pont Victoria, ne commenceraient-ils par ces mots :

“ Tout le monde il y passe ! ”

—

“ Au Bois Rossignolet ” que je vois encore dans les “ Chansons Populaires ” de M. Champfleury, est connue en Canada. Elle offre ceci de remarquable,

c'est qu'on y répète la dernière syllabe de chaque vers, de manière à produire ce que l'on désigne dans nos campagnes canadiennes, sous le nom de *jargon*. Parler jargon était une grande affaire pour les enfants des écoles que j'ai fréquentées, et pour quelqu'un qui n'y est pas habitué, ce langage est tout-à fait inintelligible.

M'y allant promener (le rer,)  
 Le long du grand chemin (le rin,)  
 Le long du grand chemin.  
 Là je m'y endormis (le ris,)  
 A l'om- (le rom)  
 bre sous (le rou)  
 Un pin (le rin,)  
 Au bois rossignolet  
 (le ret,)  
 Au bois rossignolet.

Dans le jargon de nos campagnes, on lirait : M'y (dergui) al (dergal) lant (dergant) me (dergue) pro (dergo) me (dergue) ner (derguer) le (dergue) long (dergon), etc.

Cette chanson est franc-comtoise. Je serais bien aise de savoir si cette espèce de jargon s'est conservée ailleurs que dans la chanson, et si les enfants de la Franche-Comté comme ceux du Canada, s'appliquent avec plus d'ardeur à cette étude philologique qu'à celle de leurs leçons !

Les trois chansons suivantes sont en très grande vogue, encore aujourd'hui, parmi les écoliers qui passent leurs vacances au Petit Cap de Saint Joachim. Ce sont : "La Bigournoise," "Bonhomme, bonhomme," et "Quand la Boiteus' s'en va t'au bois."

La première, d'après M. Champfleury, vient du Dauphiné, la seconde, de Provence, la troisième est une chanson de baleiniers.

Un seul couplet de la première suffira pour en faire connaître le caractère.

VARIANTE FRANÇAISE :

Mon père me marie,  
Petite Jeanneton, glinglon,  
Et n'en savais rien faire  
Qu'à garder la maison.  
Au son de la bigournoise,  
Son des noises, des pommes,  
Des figues, des fraises et bon,  
Y a t'y pas de la glin glinglon,  
Gloria de la digue don don,  
Gloria de la caderata,  
De la bigournoise à gai,  
L'espoir, c'est de la bigournoise.

M. Champfleury tient cette chanson d'un sien ami, lequel à ce propos, lui écrit :

“ Cette chanson est fort connue ici . . . . Je la tiens d'un de nos ouvriers de péage qui l'a apprise de son père. Son père la chantait avec orgueil parce que le refrain est difficile à retenir, et que ceux qui essayaient de l'apprendre n'y parvenaient pas. On avait surnommé ce chanteur le père Labigournoise. “ Ainsi, ajoute M. Champfleury, l'amour-propre du chanteur à langue bien déliée, lui avait fait composer cette chanson, difficile par sa bizarrerie . . . . . Mais, quel triomphe ! Le nom lui est resté, et ce n'est pas un médiocre succès que de s'appeler à l'avenir : “ Le père Labigournoise, ” et de devoir son nom à une chanson.”

Il m'en coûte beaucoup de troubler le repos et la gloire du père Labigournoise, mais la justice me force de proclamer que cette chanson est parfaitement connue d'anciens écoliers du Séminaire de Québec, qui comptent aujourd'hui leurs soixante-dix ans révolus. Ces derniers l'ont apprise de leurs prédécesseurs, vétérans eux-mêmes qui croyaient que son origine se perdait dans la nuit des temps. J'ai donc tout lieu de croire que le père Labigournoise de M. Champfleury a usurpé un titre qui ne lui appartient pas, et qu'il s'est fié sur la doctrine des faits accomplis.

“ Bonhomme, bonhomme ” est moitié en patois, moitié en français dans le recueil de M. Champfleury.

Bonhomme, bonhomme, — Tu n'es pas maître dans  
ta maison — Quand nous y sommes.

Bonhomme, qué savez tou tzouga, (bis.)

Sabé tzouga dé la bioulonna :

Et tzung, tzung, tzung

Dé la bioulonna.

Bonhomme, etc.

On sait que cette espèce de ronde qui ne se chante qu'en français, en Canada, exige, pour être chantée suivant les règles de l'art, un véritable tour de force. En effet, après le violon, vient la flûte, après la flûte, le tambour, et ainsi de suite, en passant en revue tous les instruments possibles et impossibles, et imitant les divers sons. Aussi, n'y a-t-il que les langues les plus déliées qui soient à la hauteur d'une pareille tâche.

Que faut-il conclure de cette dissertation sur nos chansons canadiennes, comparées à celles que l'on retrouve dans les ouvrages français du jour.

Un recueil de chansons, publié à Montréal, en 1859, contient la note suivante :

“ M. Marmier, dans un ouvrage intitulé “ Chants du Nord,” publie à peu près mot pour mot cette chanson (La Claire Fontaine), qui est de son pays, la Franche-Comté. Cet écrivain distingué, qui a visité le Canada, et a entendu chanter nos chansons de voyageurs, n'a pas hésité à déclarer que tous ces chants venaient de France. Les airs et les paroles ont été plus ou moins modifiés au pays.....”

Je trouve qu'il y a dans cette note beaucoup trop de condescendance pour l'opinion du célèbre voyageur et écrivain ; et il me semble qu'il doit être au moins permis de se demander si c'est bien *au pays* que les airs et les paroles de nos chansons ont été altérés, et si ce n'est pas plutôt en France que la plupart d'entre elles ont subi ces modifications.

En effet, ces chansons populaires, complètement inconnues dans les villes de France, et ignorées des personnes instruites, sont le partage exclusif des gens de la campagne. Les recueillir était chose si peu facile, qu'il n'a fallu rien moins qu'un ordre exprès de S. M. l'Empereur actuel des Français, pour qu'on osât tenter une semblable entreprise. Un comité, à la tête duquel se trouvait M. Ampère, fut nommé, il y a quelques années, et ce n'est qu'à l'aide de nombreuses correspondances qu'on est parvenu à en dé-

terrer un certain nombre. Ce n'est guère qu'à partir de cette époque, que quelques écrivains distingués, séduits, sans doute, par l'attrait de la nouveauté, se sont mis activement à l'œuvre ; et ils avouent franchement que cette œuvre a été pour eux extrêmement difficile.

En Canada, ces chansons populaires sont connues de tout le monde ; elles sont presque aussi familières aux habitants de nos villes qu'à ceux de nos campagnes. Tous, nous avons été bercés au son de ces chansons, et plus tard, dans nos collèges, elles sont devenues les compagnes obligées de nos jeux et de nos promenades.

Quel écolier de Québec, par exemple, pourrait se rappeler, sans ressentir la plus douce des émotions, ces jolies chansons, avec leurs joyeux refrains, répétés en chœur par lui et ses compagnons d'étude, au retour de la vieille maison de campagne de Maizerets ? C'est vers huit heures du soir, en été, que le départ a lieu. Bien des sueurs, durant cette journée de grand congé, ont arrosé cette terre privilégiée, toujours fertile en amusements ; bien des fois la balle a rebondi sur les quatre ailes du grand jeu de paume, ou sur les parois séculaires de la vieille grange de la ferme. Et pourtant une distance de près de trois milles reste encore à franchir avant qu'on puisse s'abandonner aux douceurs des classiques pavots de Morphée dans les dortoirs de l'*Alma Mater*.

On se met en marche, deux à deux, quatre à quatre : les *grands* d'abord, les *petits* ensuite. On franchit la

grande allée qui mène au chemin du roi, et l'on circule à travers les champs en fleurs, et bordés de riches villas. Cependant, à peine les deux bandes se sont-elles ébranlées, qu'à un signal donné les pas se ralentissent, les têtes se découvrent. On fait le signe de la croix, et le maître de salle récite le cha-pelet, auquel tous répondent. Ce devoir une fois rempli, un des troubadours, reconnu pour la puissance de son gosier, se met en tête, et entonne l'une ou l'autre de ces chansons populaires, dont le répertoire des écoliers est si riche. Tous répondent en chœur, en marchant en cadence, et en peu de temps, ces trois milles de chemin, qui d'abord paraissaient devoir être interminables, ont été laissés derrière soi, sans qu'on y ait presque songé.

Cette petite scène que je viens de décrire est littéralement vraie aussi pour les écoliers de nos autres collèges. Or, les écoliers sont conservateurs avant tout. Ce n'est pas eux qui altèreraient à dessein un trait de naïveté, ou élimineraient un *s* et un *t* pour éviter une misérable faute de grammaire. Je n'en veux pour preuve que le "Chansonnier des Colléges," publié aux bureaux de *L'Abeille*, en 1854, et qui est, sans contredit, le meilleur qui ait vu le jour en Canada. On ne s'y pique pas d'un purisme déplacé comme dans maint autre recueil, on n'y a pas imprimé : "Malbrough s'en va en guerre," mais bien "Malbrough s'en va *t*'en guerre." On n'y lit pas non plus : "Il reviendra à Pâques," mais bien "Il reviendra *z'* à Pâques." Et c'est ainsi que ces chansons doivent



être chantées et imprimées. En effet, n'est-ce pas assez que sous prétexte de courtiser l'orthographe, auteurs et grammairiens soient forcés de ployer sous le joug de ces graves défauts de toute langue bien faite ; et faut-il donc aller corriger le peuple, qui a le bon sens, lui, de faire disparaître ces énormes *hiatus*, et sait en adoucir les frottements par des cuirs rationnels ?

Il est encore une foule de nos chansons populaires canadiennes que l'on retrouve, avec un indicible plaisir, dans les ouvrages français, mais que l'espace réservé à cette étude ne me permet que de mentionner en passant. On remarque surtout "La Belle est au Jardin d'Amour," "La voilà la Jolie Coupe," "J'ai un grand Voyage à faire," "Su' l'pont du Nord," "J'ai fait une Maîtresse," "D'un pot plein de Marjolaine," "Il était une Bergère, ron, ron, ron, etc.," "A Paris dans une Ronde," "Si le Roi m'avait donné, Paris sa grand' ville."

Une espèce de parodie de cette dernière est fort prisée des petits enfants canadiens :

Je suis un enfant gâté,  
De belle figure.  
J'aime bien les p'tits pâtés  
Et les confitures.  
Si vous voulez m'en donner,  
Je saurai bien les manger.

Le "Couplet" des ivrognes berrichons n'est pas tout-à-fait semblable à celui des Viveurs canadiens.

Arrosons-nous  
La noque,  
La noque,  
La noque du cou.